

Fenêtres ouvertes sur la libération

« Récit de ce que j'ai fait, vu ou entendu pendant la libération de Paris », par Henri Rebière (novembre 1944, 21 p.).

« Ce qui m'a toujours frappé, c'est la curiosité et le tranquille courage dont font preuve les paisibles Parisiens. Quand on tire une rafale, ils s'abritent sous un porche, comme s'il s'agissait d'une giboulée... »

72AJ/62/I/pièce 16.

Secrétariat national d'histoire de l'occupation et de la libération
de la France, 102, rue du Bac, PARIS - (7^e)

---:---:---:---:---:---:---:---:---:---

Récit de ce que j'ai fait, vu ou entendu pendant la libération de PARIS.

Les Préliminaires,

17 Août.- Je vois un canon anti-chars en batterie rue de Médicis.- Les servants vautrés sur un banc ont l'air piteux de soldats chargés d'une corvée inutile.

Au poste de police de la Mairie du IX^{ème}, une petite affiche, donnant des directives pour la grève des gardiens de la paix. Menaces de révocation pour les 40 qui ont pris leur service à la Préfecture de Police.....Flétrissure pour le manque de courage du Prefet Bussière qui, à la veille de la libération, n'a pas osé résister aux boches..." Il est inadmissible que des camions allemands puissent librement circuler dans PARIS, chargés de ravitaillement pour le Front de Normandie" Noté, cette phrase, qui est le premier bobard officiel que je relève: "Il est bien entendu que Paris est ville ouverte".

Ma concierge m'avait déjà communiqué son propre bobard: "PARIS est déclaré Centre Sanitaire; il recueille tous les blessés Allemands et Alliés; il sera ravitaillé par les Américains."

18 Août.- Au matin Ma femme de ménage m'annonce: "Il y a grève du Service des eaux.. Quand les tuyaux se seront entièrement vidés, il n'y aura plus d'eau". Grève du service des eaux, grève des postes, grève des gardiens de la paix".

Je me demande en quoi cela peut nuire aux allemands. L'opinion du public semble être que ces grèves gêneront davantage les français. Les allemands, eux, n'en souffriront pas, car ils ont le remède à leur disposition: réquisitions, emploi de la force.

De nombreuses affiches appellent les français à la mobilisation générale.

Je suis surpris que les allemands ne manifestent nullement leur intention de les détruire. Mais sur la plupart un papillon: "Parisiens, songez au sort de PARIS" Signé le Commandant du grand PARIS. Un passant me fait justement remarquer que le papillon n'est pas collé, mais imprimé directement sur l'affiche. Cette remarque, et d'autres observations faites sur le texte de certaines affiches, font penser que ces proclamations sont l'oeuvre d'agents provocateurs boches. Le détail du papillon m'a été confirmé après la libération par plusieurs témoins. Ce point très important serait à vérifier.

./.

Il semble bien que la part des boches contre l'insurrection qu'ils redoutaient (beaucoup plus que ne le pensaient les français qui n'étaient pas dans le secret) il consiste à persuader beaucoup de parisiens. L'appel à l'insurrection était, soit un piège émanant de l'autorité allemande même, soit l'oeuvre d'éléments troubles, sans aucun mandat.

Vers 20 heures, près du carrefour de Chateaudun. - distribution de petits canifs par un monsieur d'une cinquantaine d'années, l'air très calme, à une foule de jeunes gens qui l'entourent. Je fis remarquer à l'un d'eux que ce genre de canif paraît plus propre à tailler des crayons, qu'à combattre contre des mitraillettes. Il me répond: avec ce petit couteau, l'on s'empare d'abord des mitraillettes". La distribution continue en désordre, sous l'oeil et la mitraillette d'un boche à l'air abrupt. Il semble jouer le rôle d'un gardien de la paix débonnaire qui n'aurait pas à intervenir puisqu'il n'y a pas de bousculade. Il a l'air parfois inquiet pour sa propre peau; mais on sent qu'il a peut-être reçu l'ordre de ne pas se servir de sa mitraillette. C'est probablement toujours l'exécution de cette ligne de conduite qui paraît adoptée par les boches: persuader les parisiens qu'il n'est pas sérieusement question d'une insurrection, qu'il suffit d'attendre l'arrivée des Américains.

Sur la porte d'une maison, on lit une petite affiche dactylographiée écrite en français et en tchèque, déclare que l'immeuble est propriété tchécoslovaque, volé par les allemands et qu'il est maintenant mis sous la protection de la nation française.

Petite affiche discrète, certes, mais que les allemands pourraient supprimer non moins discrètement. Le fait qu'ils sont obligés de négliger ce soin, me donne à penser que la libération approche.

Cette petite affiche tchécoslovaque m'impressionne davantage que les pompeux appels à l'insurrection, signés sans indication d'origine, parfois même sans date et sans signature.

.- L'insurrection.-

19 Août. - Vers 10 heures, j'ai à faire dans le quartier Rambuteau. Je suis frappé par la profusion des drapeaux tricolores. Assez de monde dans les rues calmes; atmosphère franchement patriotique.

Au commissariat de police, je vois les communiqués concernant la grève des agents. Un nouveau: "La grève a parfaitement réussi, mais la grève ne doit pas vous faire vous désintéresser de la sécurité publique. Quand un de vos concitoyens est dans l'embaras, vous devez lui venir en aide et lui dire: Ne me remerciez pas; je suis un policier de la résistance qui fait son devoir." Le communiqué se termine ainsi: "il est bien entendu que vous ne devez rien faire qui puisse être interprété comme une reprise du service."

./.

Le peuple de PARIS nous a compris et bientôt nous reprendrons notre poste, la tête haute.

Je passe à bicyclette près de l'Hôtel de Ville, pavoi-sé lui aussi mais assez modestement.

Midi, je déjeune au Foyer Saint-Germain, cercle privé, Boulevard Saint-Germain à l'angle de la rue Saint-Benoit. Pendant le temps, le gérant expose une pancarte portant l'inscription: "dernière nouvelle. Aujourd'hui couvre-feu à 14 heures".

Vers 12h,45, nous voyons passer sur le boulevard, une colonne allemande à pied, l'arme prête, protégée sur le front et sur les flancs par des éclaireurs qui surveillent les rues transversales. Nous rentrons nos bicyclettes laissées à la porte; nous nous souvenions en effet que, depuis quelque jours, les allemands réquisitionnaient les bicyclettes dans les rues. Mais les soldats qui nous frôlent ne nous adressent aucune menace; leur air farouche n'est peut-être qu'une expression de leur inquiétude.

Ayant tranquillement achevé de déjeuner, je rentre chez moi, Boulevard de Clichy, à bicyclette, par l'itinéraire: rue Bonaparte, pont du Carousel, le Louvre, rue de Richelieu, rue Diderot, Notre-Dame de Lorette, Place Saint-Georges, Place Pigalle.

Devant la Mairie du IIème, rue Diderot, je vois un tableau noir portant à la craie l'indication: "Ce soir, l'heure du couvre-feu est sans changement." Une vingtaine de personnes pressent de questions le concierge qui est assis à côté de son tableau... "Qu'est-ce qui est sans changement? Est-ce l'heure du couvre-feu de hier soir (21 h.) ou celle qui a été indiquée bd. St-Germain?" Le pauvre homme ne sait où donner de la tête. J'interviens: "Il serait infiniment plus simple et plus clair d'écrire sans commentaire: "Aujourd'hui 19 Août, le couvre-feu est à 21 heures ou bien, est à 14 h. Si j'avais un morceau de craie je l'écrirais moi-même." Un monsieur très bien, l'air du collaborationniste pro-boche me décoche: "Tout le monde a compris, sauf vous."

Il serait plus intéressant d'élucider ce point. Certains ont prétendu, plus tard, que l'ordre du couvre-feu à 14 heures émanait des allemands d'autres que c'était l'oeuvre des F.F.I.

Après la libération, le gérant du Foyer Saint-Germain n'a pu me fournir qu'une réponse évasive sur l'origine du renseignement qu'il avait affiché.

Il me paraît que la seconde hypothèse est la plus vraisemblable: les allemands avaient tout intérêt à ce que la foule dissive et inoffensive, encombre les rues et paralyse la résistance.

Vers 16 heures, je décide de revenir tranquillement à pied, au foyer St Germain. Dans les rues, je ne remarque rien d'anormal. Personne ne semble se douter que l'insurrection est commencée.

Personnellement, j'éprouve un ennui: je n'ai plus de monnaie, n'ayant pas pensé à changer un billet de 1000 Fr. Le matin, l'on m'a refusé de me changer un billet de 100 Fr. Je songe à l'imbécillité de certaines gens, qui à tous les embêtements que nous avons, vont ajouter la crise stupide de la moyenne et petite monnaie.

Aux Halles, un brave homme me désigne un cycliste: "Il va se faire arrêter par les allemands: il y a couvre-feu depuis 14 H".

Rue Saint-Merri, un groupe d'hommes et de femmes regardent vers la Cité. Il est 16h,30 environ. L'on aperçoit une colonne de fumée. Un spectateur me renseigne: "C'est un camion auquel la résistance a mis le feu." Le Public donne l'impression qu'il ne réalise pas qu'il s'agit d'une insurrection nationale. Je crois à un acte d'isolés, d'exaltés, qui sporadiquement, ébauchent un semblant d'exécution des prescriptions affichées au nom du "Colonel KOL"

Je descends jusqu'à la rue de Rivoli. Il apparaît que la Préfecture de Police est attaquée. Par qui? Qui sont les assaillants? qui sont les défenseurs? Les badauds qui, avant-guerre, dans tout attroupement étaient si bavards, montrent au contraire une discrétion exagérée.

Craignent-ils encore la Gestapo? C'est vraisemblable. Il y a trois semaines, à l'angle de l'Avenue de Breteuil et de la Rue d'Estree, j'avais été témoin d'une collision entre deux autos. De l'une d'elle étaient sortis quatre hommes revolver au poing, qui avaient entouré l'autre voiture, en avaient extrait un occupant. Un gardien de la paix nous avait fait signe de ne pas stationner; ayant fait quelques mètres, j'avais entendu une salve de coups de revolver; n'entendant plus rien, je m'étais retourné et j'avais vu un homme étendu sur le sol. La plupart des passants continuaient leur chemin, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal. Et ces mêmes parisiens, avant-guerre auraient sans doute formé un attroupement compact pour un chien écrasé!

C'est un monsieur, à qui je trouve l'accent allemand -est-une illusion- qui me renseigne: "Dans la Préfecture, est la Résistance. Les allemands (pourquoi ne dit-il pas "les boches", comme tout le monde") les attaquent. Cela ne donne pas l'impression d'être très sérieux.

Je prends la rue de Rivoli. Un peu avant la place de l'Hôtel de Ville, une boulangerie-pâtisserie pleine de pains. La jeune vendeuse me fait signe. Elle vend des croquettes à 5 Fr. Je suis inquiet: va-t-elle accepter de me rendre la monnaie de mon billet de 100 Fr...? "Non, je n'ai pas 20 Fr...Mais vous serez encore ouvert demain, n'est-ce pas? je vous ferais récupérer la monnaie que vous m'aurez rendue."

Petite anecdote qui montre un état d'esprit qui, sans doute ne m'est pas particulier et qui est typique: des soucis de monnaie apaisés...une marchande de pains qui appelle le client;.,;alors que
./.

d'ordinaire, devant toute boulangerie, il y a queue...C'est que à 700 mètres de là, à vol d'oiseau, se livre un assaut en règle brutalement mené héroïquement reçu.

Je remarque, sans y attacher trop d'importance, qu'il n'y a plus, aucun drapeau à l'hôtel de ville. J'ignore totalement le combat qui s'y est déroulé il y a quelques heures. Je traverse la place absolument vide, je longe la grille de l'annexe (côté ouest de la place). Le concierge est assis derrière, et tranquillement il me regarde silencieux.

Je lis une affiche : Paris traverse des heures fiévreusesetc Appel à l'ordre...etc." Signé "Taittinger, député de Paris, président du Conseil municipal". Sur la même affiche, une proclamation analogue signée d'un autre "député", président du conseil départemental.

Si vous voulez préserver vos foyersNous vous adjurons de rester calmes, disciplinés, unis...Ecoutez la voix de ceux qui sont chargés de veiller sur vous....(chargés "par qui ?.)

Je remarque que, puisque Taittinger fait publiquement mention de son titre de député, c'est que la République est rétablie. J'éprouve cependant un malaise en voyant ce nom de Taittinger, le président des "Jeunesses patriotes" un fasciste; mais peut-être est-il vraiment patriote; il faudrait qu'il le prouve! Ce Président du conseil municipal qualifie "d'heures fiévreuses" l'insurrection qui aurait pu être la magnifique levée de tout un peuple. Œuvre néfaste, qui minimise l'action, crée cette atmosphère de facilité qui a pu faire admettre par certains braves gens la possibilité d'une République avec un Laval! (Le 21, un honnête homme, pourtant, m'a tenu ce propos : "Laval avait l'occasion de rester cranement à Paris, au lieu de s'enfuir..."). Quant au président du Conseil Départemental, il use du chantage des boches, menaces pour les foyers parisiens. Ce misérable voudrait faire croire que les patriotes insurgés ne sont que des auteurs de troubles. Rue St Merri, un brave ouvrier m'avait dit, en me désignant l'Hôtel de Ville: "Herriot est là, avec le Général Leclerc; tout est décidé." Ma concierge m'avait déjà dit, elle aussi: "C'est convenu: le général Leclerc va entrer le premier dans Paris. L'on a dû persuader ces braves gens que l'on triomphe sans avoir combattu... Alors à quoi bon combattre? Idée néfaste, œuvre sans doute de la propagande allemande ou de ses complices.

Je vais voir si je peux traverser le Pont du Change. Un petit groupe d'hommes, des badauds regardent vers la Préfecture de Police; le combat semble avoir cessé.

Tout à coup une rafale de balles balaie le pont. Les spectateurs s'enfuient; un homme tombe; il n'a pas eu le temps de toucher le sol, que deux des hommes qui l'entourent, l'ont pris et le transportent; je suis couvert par le parapet du pont
./.

Des hommes viennent près de moi; ils s'abritent derrière le parapet du quai; là où sont les boîtes de bouquinistes. Mes souvenirs de 18 me reviennent en mémoire. J'estime qu'il n'est pas nécessaire de ramper; en se baissant le parapet du quai offre un abri suffisant. Cependant, j'entends distinctement le sifflement des balles et même le claquement sur le pavé. Je pense que peut-être les tireurs se sont engagés sur le pont...et qu'il est idiot de se faire tuer inutilement. Je romps donc le long du parapet du quai. Puis n'entendant plus rien, je traverse le quai de Gesvres à l'angle de l'Avenue Victoria. Je m'arrête à la bouche du Métro. A l'entrée de la maison d'en face, je vois le blessé de tout à l'heure; c'est un homme d'une cinquantaine d'année; en bras de chemises; il paraît atteint dans le dos; il ne bouge pas.

Pour aller à lui il me paraît logique de prendre le passage souterrain qui doit faire communiquer les deux bouches du Métro; mais un employé est à la porte et empêche formellement d'entrer. D'ailleurs l'on ne tire plus; l'on vient enlever le blessé pour le transporter, toujours inerte dans une maison.

Je retourne rue Saint-Merri. C'est le meilleur observatoire. L'on aperçoit non seulement la façade de la Préfecture de Police, mais encore de l'autre côté de la Seine en enfilade, la Rue Saint-Jacques.

Beaucoup d'enfants parmi les spectateurs. Une femme remarque: "Un pareil jour, les parents ne devraient laisser sortir leurs enfants. Les gens, dans l'ensemble, sont silencieux. Personne n'a tendance à raconter ce qu'il a vu... Des réflexions isolées...L'on aperçoit nettement la fumée des coups tirés sur la Préfecture, par des engins placés sur le Parvis. Réflexions entendues: "Les Policiers ont des caves; ils se moquent de ce tir."....Pourvu que les coups ne détériorent pas Notre-Dame!".

Je voudrais rappeler aux gens du quartier qui m'entourent, que nous nous trouvons précisément en ce moment au "Cloître Saint-Merri où s'est déroulé le principal épisode de l'insurrection républicaine de 1832 que Victor Hugo a dépeint dans les "Misérables" et que mes interlocuteurs ont pu voir au cinéma.

Je voudrais leur rappeler ce cri d'une femme dans le film: "On commence trop tôt!". Ma réflexion ne trouve pas d'écho; l'on ne saisit pas l'allusion.

Je décide de rentrer chez moi. A la porte Saint-Denis, traces d'un bombardement; un immeuble fortement détérioré. Dans le ruisseau, une douille vide de 77. Je m'écrie: "Les sauvages!" Un habitant réplique: "Vous pouvez le dire; ils ont fait tout cela en voulant abattre un drapeau." En réalité, il y a eu un véritable combat mais mon interlocuteur ne semble pas l'avoir su, car il n'y fait aucune allusion.

Arrivé au Château d'eau (métro), j'aperçois des autos que je crois se diriger vers la gare de l'Est. En réalité, il s'agit de l'attaque de la Mairie du X. L'on tire. Par "passage" dont les grilles sont heureusement ouvertes, je gagne la rue des Petites Ecuries. Sous un porche, avec un petit groupe de personnes, nous assistons au combat. Un char écrase une auto de la résistance.

Un groupe de médecins, d'infirmiers et d'infirmières s'avance bravement en agitant un drapeau de la Croix-Rouge. Tous sont revêtus de blouses blanches portant la Croix Rouge dans le dos. Réflexion entendue: "Tout de même, il faudrait bien que les américains arrivent." Je demande mon chemin pour regagner la place Pigalle. Une petite jeune fille, très calme, hochant la tête me dit: "vous n'y arriverez jamais."

Je ne me souviens pas si j'ai pris la rue du Faubourg-Poissonnière ou la rue d'Hauteville. Je me suis abrité quelques instants dans un immeuble de la rue du Paradis. A noter que les concierges de ce quartier laissent leurs portes cochères ouvertes; ce qui a sauvé la vie de plusieurs passants. L'immeuble a deux entrées. Je remarque un F.F.I. dissimulé le pistolet automatique au poing, guettant les camions ennemis. C'est le premier F.F.I. que je vois.

Je comprends qu'il s'agit d'une véritable insurrection générale et non plus d'une simple échauffourée entre les policiers patriotes et les allemands qui prétendaient occuper la Préfecture.

Mais je constate, en même temps, que le mouvement n'est pas ordonné. Ce F.F.I. agissant isolément risque de se faire tuer sans profit et d'entraîner dans la mort des gens sans arme. Si j'avais su qu'il y avait combat, j'aurais pu prendre mes dispositions en conséquence. Au lieu de me trouver inopinément pris dans la bagarre, sans arme, j'aurais pu prendre mes dispositions pour me rendre utile. Et bien d'autres sans doute, comme moi.

Je remonte la rue d'Hauteville sans incident, avant de traverser la place Lafayette, je m'arrête, pour observer, et j'aperçois la place de Valenciennes. Deux allemands arrêtent les passants, sans les molester; ils s'assurent qu'ils n'ont pas d'arme; pendant la fouille, le patient doit rester les bras en l'air. L'un des deux ignorent que l'opération est terminée, reste dans cette position, tandis que l'allemand est déjà passé à un autre. L'allemand l'avertit qu'il peut s'en aller. Il semble avoir le sourire: simple formalité policière.

Une femme sort d'une maison et verse à boire à un allemand!

Je prends la rue d'Abbeville; au bas est un garage occupé par les allemands. J'ai pris le trottoir d'en face; la sentinelle me regarde à peine. Elle a l'air parfaitement indifférente.

Je suis la rue Condorcet, puis la rue Victor-Massé, parfaitement calmes.

Au lieu de rejoindre directement la place Pigalle, je décide de suivre la rue de Douai. Bien m'en a pris; car l'on tire boulevard de Clichy. J'emprunte un "passage" qui fait passer de la rue de Douai au boulevard et je rentre chez moi.

J'ai remarqué que dans ce quartier, beaucoup de concierges ont eu le tort de ne pas laisser les portes de leurs immeubles ouvertes.

20 Août .- Je descends à pied, par la rue Henri Monnier, Notre-Dame-de-Lorette, rue du Faubourg-Poissonnière. Tout est très calme; les magasins d'alimentation sont ouverts et approvisionnés. Arrivé sur les boulevards, je vois des voitures de tourisme détruites.

Pensant que la situation est la même que la veille, je décide de rentrer chez moi.

Sur le trottoir, rue du Faubourg-Poissonnière, un petit cercle de conversation. Un monsieur explique que le Sacré-Coeur constitue un excellent observatoire. C'est ainsi que la veille, il a pu avoir une vue d'ensemble de la situation. A la Chapelle, les cheminots raisaient brillamment la chasse aux boches. Il a suivi la victorieuse défense de la Cité.

Je lui demande comment l'ordre dans la capitale est assuré par suite de la grève de la police. Il me répond: "Il n'y a en ce moment pas d'autre sauvegarde que la sagesse des parisiens." Très juste.

Je veux aller moi aussi au Sacré Coeur. Je ne me souviens pas pour quelle raison, au lieu d'aller directement Place Pigalle, j'ai eu l'intention d'aller ^{d'abord} Place Clichy. Je prends les rues Victor-Massé et de Douai. Au moment d'arriver au square Adolphe Max, j'entends des explosions de grenades. Par la rue de Bruxelles, l'on aperçoit très bien la Place Blanche. Un groupe de spectateurs inoffensifs s'enfuit, transportant une jeune-fille; ils la déposent à l'entrée d'un immeuble au bas de la rue Lepic.

C'est exactement la reproduction de la scène de la veille au Pont de Change. Elle a dû se reproduire maintes fois. Un médecin de la Résistance m'a dit: "Pour un blessé de la Résistance, il y en a eu 10 parmi les spectateurs."

Je rentre chez moi par le "passage". La concierge laisse la porte entr'ouverte et nous pouvons voir ce qui se passe boulevard de Clichy.

Deux allemands sont sortis de leur garage, rue Coustou, le fusil à la main. Ils ne sont pas menaçants, mais inquiets. Ils font avec les bras, des signes d'appels. Un camion allemand vient les prendre. A ce moment, un char allemand arrive Place Pigalle et ouvre le feu.

C'est la confirmation de l'action désordonnée de l'insurrection. D'une part, le public en majorité, paraît ignorer qu'il y a insurrection. D'autre part, les F.F.I. agissent trop isolément. Avec un peu de coordination, l'on évitait la bles-sure, ou la mort de la jeune femme de la place Blanche et l'on pouvait mettre hors de combat les deux boches du garage Cousteau.

Vers 15 heures, de mon domicile, j'obtiens la communication téléphonique avec un de mes supérieurs hiérarchiques, dépendant du Ministère de (Confidentiel. Des renseignements précieux pourront être donnés si une enquête officielle est faite). Je rends compte qu'étant donné les événements, j'aurais voulu me rendre à mon bureau, mais que des rafales de mitrailleuses m'ont arrêté au Pont du Change. Il m'est répondu: "Un armistice vient d'être conclu. Les allemands devront avoir évacué PARIS Lundi à midi. Vous pourrez donc aller sans difficulté à votre bureau."

Je communique la nouvelle à mon voisin, qui était en train de faire la sieste. Il réplique: "C'est enfin terminé ! C'était la barbe." pour ce bourgeois, la libération de PARIS, c'était "la barbe"

Je descends annoncer la nouvelle à ma concierge. Elle la connaissait déjà. Place Blanche, Place Pigalle, de petites affiches polycopiées annoncent: Préfecture de Police.

En raison des promesses faites par le commandement allemand, de ne pas attaquer les édifices occupés par les troupes françaises et de traiter tous les prisonniers français conformément aux lois de la guerre, le Gouvernement provisoire de la République Française et le C.N.R., vous demandent de suspendre le feu contre l'occupant jusqu'à l'évacuation de PARIS.

Le plus grand calme est recommandé à la population qui est prié de ne pas stationner dans la rue..

Le 20 Août 1944. "

Place Blanche, j'aperçois, venant des Batignoles, un cortège qui semble porter quelqu'un en triomphe: il a le crâne rasé, sauf une petite touffe de cheveux; il paraît vêtu d'un burnou. Je crois qu'il s'agit d'un marocain qui s'est distingué

dans le combat. Je constate bientôt mon erreur. C'est une femme à la chevelure rasée. & on corps est recouvert d'une espèce de sac en papier sur lequel est tracé la croix gammée. Elle est impassible, les porteurs ont l'air, sérieux et sévère, de justiciers. Le public rit un peu.... Peu de cris, pas d'insultes.

Je vais à la Mairie des Batignolles Quelques traces de combat sur les immeubles. La devanture d'un restaurant, un écriteau manuscrit: "Souvenir de la brutalité nazi, les 19 et 20 Août 1944".

Des jeunes gens entrent à la mairie portant fièrement des trophées allemands, tels que ceinturons, porte-sabres, calots.

L'on amène une "collaboratrice". Elle a gardé un air hautain, et ne daigne pas protester; plutôt ennuyée que triste Ses yeux sont rigoureusement secs. La foule attend impatiente; mais ne manifeste pas ses sentiments. La femme sort, la chevelure complètement rasée, la croix gammée peinte directement sur son front.

L'on amène encore une femme élégante; une belle chevelure blonde. mais celle-là nous ne la verrons pas sortir rasée. Le temps passe.... je suggère à un spectateur: "Il faudrait organiser une cérémonie à l'arc de Triomphe, pour effacer la souillure de l'occupation". Il me répond: "Mais les allemands sont encore à l'arc de Triomphe" Je commence à avoir des doutes sur l'armistice et l'évacuation de PARIS.

Il est 20 heures, un homme sort de la Mairie et nous invite à rentrer chez nous. On l'entend mal. Il semble qu'il redoute une attaque. Sans doute sait-il à quoi s'en tenir sur la réalité de l'armistice.... Je conseille à ceux qui m'entourent de ne pas stationner. J'ignore que l'armistice est une duperie, mais je fais cette réflexion: "Supposez qu'un officier allemand, dont la maîtresse vient d'avoir la chevelure rasée, veuille la venger. Il serait capable de venir mitrailler la foule au mépris de tout armistice. Sans doute, il serait massacré, mais auparavant il aurait causé bien des victimes".

Place Blanche, la foule interlope, qui toujours hante ces lieux, entoure une jeune femme, sans doute soupçonnée de collaboration. Celle-là s'explique..... Je crois qu'elle conservera sa chevelure.... Maintenant l'on ne rase plus.

Passe un cortège de jeunes gens chantant la Marseillaise

Une auto allemande s'arrête. En descendant un officier et 4 soldats armés de fusils. Ils rentrent dans un immeuble. Pourquoi? L'on dit que c'est pour faire enlever un drapeau américain. D'après l'armistice, seuls les drapeaux français seraient tolérés.... Drôle d'armistice....

Une femme raconte les exploits d'un enfant: "Il a arraché le fusil d'un soldat. Celui-ci résistait mais l'enfant tenait bon..."

Lundi 21 Août.- Je vais à mon bureau à bicyclette, par l'itinéraire: Rue Henri Monnier, Faubourg Montmartre, Rue Montmartre. Je ne me souviens pas du pont sur lequel j'ai franchi la Seine. Beaucoup d'oisifs dans les rues qui englobent la chaussée; mais tout me paraît calme. Cela me confirme dans la croyance de l'armistice.

Pourtant à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, l'on commence la construction d'une barricade. Je pense qu'il s'agit de l'oeuvre de quelques éléments trop zélés: travail inutile, puisque à midi, les allemands devront avoir quitté PARIS.

J'arrive à mon bureau, rue Censier, Vers 9h,30 sans incident.

Mon collègue et nos employés me racontent les événements auxquels ils ont assisté. On loue les policiers patriotes de s'être rendus les maîtres de leur Préfecture. Mais l'on considère le reste du mouvement comme inutile et dangereux: les américains vont arriver et d'autre part, les F.F.I. ne peuvent rien contre les chars allemands.

Dimanche rue Mouffetard, des F.F.I. sont venus troubler le petit marché noir qui s'y tient d'ordinaire plus ou moins discrètement. Ils exigeaient la vente à la taxe. Cela avait un air de modèle réduit de petit mouvement révolutionnaire.

Mais l'après-midi, Avenue des Gobelins, ce fut tragique. Une colonne s'était formée, chantant la marseillaise, déclarant qu'elle allait occuper la Mairie. Des chars allemands sont arrivés, ont tiré dans le tas... Mon Collègue est arrivé après ce massacre, a vu de longues traînées de sang. J'ai pu d'ailleurs constater moi-même, Lundi après-midi qu'il y avait de nombreuses traces de balles sur tous les murs.

Lundi 11 heures.- Un char allemand vient rue Censier, il tourne rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Il est précédé par un jeune Français qui agite un drapeau blanc à Croix-Rouge. Les deux occupants allemands du char ont l'air beaucoup plus inquiets que menaçants ils ont signé d'ouvrir les fenêtres.

Nous supposons que les allemands ont craint que ce char soit attaqué malgré l'armistice. C'est pourquoi l'autorité française l'avait fait mettre sous la protection de la Croix Rouge.

Vers 13 heures, A l'angle de la rue Censier et de la Rue Monge, je vois deux jeunes gens portant le brassard des F.F.I. Je leur demande comment je pourrais entrer en relations avec le Colonel Rol qui a signé l'ordre de la mobilisation générale. Ils répondent qu'ils n'en savent rien et qu'eux mêmes ils attendent des ordres. A ce moment passe un canon allemand, les deux hommes enlèvent vivement leurs brassards. Mais alors... et l'armistice.... et l'évacuation de PARIS qui doit être terminée depuis midi? D'après les F.F.I., le char de ce matin

devait aller à la clinique de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire (s'il y avait des blessés allemands)

Vers 15 heures, mon chef de service m'annonce: "Il y a une trêve qui prendra fin à 18 heures. Il faut donc éviter tout accident, que notre personnel soit rentré chez lui à cette heure. Une trêve? Mais alors, l'armistice? Il ne cherche pas à comprendre.

Les dames employées commencent à s'inquiéter. Nous renvoyons tout le monde vers 16 h.

Je veux passer par la Place du Panthéon. La foule stationne dans les rues avoisinantes.... Coups de feu. ... C'est la bataille....

Conclusions: la trêve et l'armistice sont deux bobards.

Je prends la Rue des Ecoles, à l'angle de la rue St-Jacques, je m'aperçois que des obus traceurs balaient le boulevard St-Michel.

Entre deux rafales, un monsieur et une dame âgée traversent le boulevard guidés par un combattant. Ils habitent probablement rue de l'Ecole de Médecine. L'on dirait deux piétons, à qui un agent fait traverser entre les clous, une rue où la circulation des autos est intense.

Sous un porche, un jeune homme, l'appareil photographique prêt, guète pour les photographier, les chars qu'il espère voir surgir.

Ce qui m'a toujours frappé, c'est la curiosité et le tranquille courage dont font preuve les paisibles parisiens. Quand on tire une rafale, ils s'abritent sous un porche, comme s'il s'agissait d'une giboulée..

Je fais un grand détour par la rue Lemoine, Le Pont de Sully, la rue de Rivoli, je vois deux chars allemands détruits

Je traverse le quartier Rambuteau, il est calme mais les drapeaux, hélas, ont été prudemment rentrés .

J'arrive inopinément Place de la République. Une sentinelle assez âgée, l'air abruti me regarde sans rien dire.

Boulevard Saint-Martin, une petite affiche allemande:

"Des éléments sans mandat essaient de jeter le trouble dans la population parisienne. Si la situation s'aggravait, l'autorité allemande se verrait dans l'obligation de prendre les mesures de rigueur les plus

graves....Les restaurants pourront rester ouverts dans les quartiers où la circulation reste permise."

L'itinéraire de la rue d'Auteville est sans incident; je remarque une grande affiche de réclame pour une maison de vente de drapeaux alliés.

Rue Condorcet, une banque ferme précautionneusement ses portes.

Je veux aller Place Clichy par la rue de Douai. Arrivé rue de Bruxelles, j'entends des coups de feu, éclatements de grenades, c'est la reproduction de la scène de Dimanche matin.

Mardi 22 Août .-Je vais à mon bureau à bicyclette, par l'itinéraire général:

Rue Condorcet, Boulevard Magenta, rue de Turenne; mais en faisant un détour par les petites rues pour éviter les gares du Nord et de l'Est, les Places de la République et de la Bastille. Je traverse la rue de Rivoli, franchit la Seine au Pont Sully.

Aucun incident, Parfois, au moment de franchir une artère importante, l'on rencontre une auto chargée de F.F.I. quelques secondes après, passe une voiture allemande. Un peu d'émotion dans le public(mais pas de peur). "Allons, il ne s'est rien passé" Mais si les F.F.I et les allemands s'étaient rencontrés devant nous? que de victimes parmi la population inoffensive!

On lit encore quelques affiches :

"Avis.- La population est expressément invitée à s'abstenir de toute manifestation et attroupement devant les monuments publics. La trêve(Est-ce une trêve ou un armistice ?) doit être strictement respectée conformément aux ordres du délégué provisoire du Gouvernement de la République française(il oublie de donner son nom!) et du Conseil National de la Résistance.

A la mairie du X, un petit avis dactylographié invite à mettre en état d'arrestation immédiate toute personne qui tire sur les allemands.

J'ai appris plus tard que ce "mairie" avait été arrêté pour son attitude anti-française.

A mon bureau tout le monde est calme. Ne sont absents que les employés que la suppression des transports a empêché de venir.

L'on travaille assez mais l'on cause surtout.

Un employé qui, pendant l'occupation avait toujours manifesté ses sentiments patriotiques, approuve l'armistice. Selon lui, et aussi d'après d'autres personnes patriotes et sensées, il était impossible aux F.F.I. de s'emparer des centres de résistance allemands. Personnellement, je reproche au contraire, à l'armistice d'avoir été une duperie. Les allemands ne l'ont respecté que dans la mesure de leurs intérêts. Ce ne fut pour eux qu'un " chiffon de papier " de plus. M. Le Consul de Suède aura des comptes à rendre.

Je vois affichées les consignes ci-après, sans date et sans indication d'heures. Négligence grave, qui a trop souvent caractérisé les actes affichés pendant l'insurrection. L'on ignore ainsi quel est l'ordre et quel est le contre-ordre qui l'annule.

"Consignes à toutes les Forces Françaises de PARIS:

Gardez dans tous les cas les effectifs (sic) conquis.

Respectez en tout état de cause les positions conquises.

Attendre les ordres du :

Comité National de la Résistance.

" Provisoire de la Libération.
Forces françaises de l'Intérieur."

Ces ordres s'ils avaient été un peu plus clairs, auraient pu remplacer l'armistice. Suspendre provisoirement les attaques, ne signifie pas : conclure une trêve avec l'ennemi, encore moins un armistice.

Un armistice doit d'ailleurs contenir au moins cette indication élémentaire : ligne à ne pas franchir, la première chose à faire, est, en effet, de séparer les belligérants, en créant entre eux une zone neutre.

L'on eut ainsi évité, au moins, le massacre du dimanche après-midi à la Place Valhubert.

Conclusion : l'armistice du dimanche 20 août (et la trêve, dont on a moins parlé, du lundi) sont l'œuvre d'amateurs incapables... ou de traîtres

Il ne suffit pas de les blâmer, il faut les rechercher et les châtier.

En sortant de mon bureau vers 17 h,30, je vois construire les premières barricades.

L'affiche ci-après, en donne les motifs :

"Ordre à la population parisienne.

En raison des réactions possibles de l'ennemi en retraite, la population parisienne est invitée par le commandement des F.F.I. et le gouvernement provisoire de la République française à prendre toutes mesures de protection qu'il sont possibles et efficaces.

Empêcher les éléments blindés de circuler
PARIS en dressant immédiatement les barricades.

Hommes, femmes, enfants, jeunes, vieux, tous aux barricades. Comme en 1830, comme en 1848 pour protéger

la République Française renaissante , pour la vie des parisiens.

Il n'y a pas lieu de s'accrocher contre les gros éléments blindés, mais il faut intervenir par tous les moyens et de toutes vos forces contre tous autres éléments voulant agir contre la population parisienne".

Un ami m'a exposé que cet avis avait été pris tout à fait au sérieux dans son quartier(rue Ernest Renan)15ème), les habitants ont été réveillés pendant la nuit du Mardi au Mercredi et invités à construire des barricades, sous la direction de chefs qui connaissaient parfaitement leur affaire. On n'en peut dire autant de tous les quartiers, Boulevard de Cligny, c'est tout juste si certains concierges ont cédé les sacs de sable de la défense passive.

Mercredi 22 Août-Construction des barricades.

Je suis de nouveau à bicyclette mon itinéraire de la veille.

La population ,qui est obligée de circuler pour ses affaires, semble mettre son point d'honneur à encombrer la chaussée, au lieu de laisser celle-ci à la disposition des cyclistes et d'emprunter les trottoirs.

J'essaye d'expliquer qu'encombrer la chaussée , c'est favoriser les boches. Si un camion ennemi arrive, la résistance ne pourra pas tirer sur des Français Elle sera donc paralysée, tandis que les boches tireront dans le tas.

L'on ne comprend pas les parisiens, et surtout les parisiennes, sont sur ce point d'une incompréhension invraisemblable

Ce point m'a été confirmé par un chef F.F.I. Si les badauds avaient montré une curiosité moins indisciplinée, bien de pertes eussent été évitées.

Je pars de mon bureau vers 17 h.

Arrivé à l'angle de la rue des Fossés Saint-Bernard et du Boulevard Saint-Germain, je vois un attroupement. L'on attend tranquillement qu'un groupe de F.F.I ait achevé l'attaque d'un véhicule allemand sur le Boulevard Saint-Germain. Nous entendons des détonations....L'opération terminée, chacun reprend son chemin.

C'est la physionomie habituelle des attaques de détail dans PARIS....

Remarque importante.- J'ai vu de nombreuses barricades, sur une seule était un drapeau rouge. Encore n'était-ce peut-être qu'un simple fantôme.

Rentré chez moi, je vois tomber une pluie de petits papiers...Protestations de la concierge. Ce sont des enfants du 5ème qui ont déchiré le portrait de Petain et en dispersent les morceaux dans l'escalier.

Jeu-di 24.- Vers 20 H.- Etant dans mon appartement, l'on frappe à ma porte. Une voisine m'annonce: "Pour éviter des explosions, il est expressement interdit de se servir du gaz. Les Français viennent d'arriver à l'Hôtel de Ville" Presque aussitôt, mon concierge frappe à son tour. Il me confirme la recommandation concernant le gaz, mais il ne parle pas de

l'arrivée des Français. Je crois donc que cette nouvelle est encore un bobard déjà la veille au soir, une femme était passée, disant: "Rentrez chez vous ; les allemands en retraite refluent dans PARIS.

Vendredi 25. Je retourne à mon bureau espérant avoir des nouvelles, rien dans les rues rien n'indique l'entrée de l'armée de la libération.

Etant rue Censier, j'aperçois une colonne de véhicules à autos qui défile rue Monge. La foule est silencieuse. Il faut que je m'approche pour voir que ce sont des Français!!!!

AU même instant coups de feu, la colonne s'arrête fait feu de toutes ses mitraillettes contre les fenêtres des étages supérieurs des immeubles.

Je vois arriver 3 blessés: un civil atteint au bras, un agent légèrement frappé au pied, un soldat transporté sur un brancard.

Je suis abrité derrière une barricade; près de moi, une jeune infirmière, toute souriante. J'essaie d'échanger mes impressions avec elle. Impossible de s'entendre dans le vacarme.

Derrière nous, dans le couloir d'un immeuble, une maman avec son bébé dans les bras.

La fusillade prend fin et le défilé continue comme s'il ne s'était rien passé.

Pendant une halte, je peux causer avec un jeune officier. Je lui demande "Quand nous mobilisez-vous?" Il me répond: "Nous n'avons pas de matériel." Nous engageons une très intéressante

conversation politique et militaire...qui ne concerne pas la libération de Paris.

Vers 18 h.- Rue Lagrange, un chef F.F.I. m'annonce que les allemands de Paris se sont rendus; mais avec ses hommes, il doit continuer la lutte contre les tireurs des toits.

21 h.-Place Pigalle Des coups de feu partis des toits.Ce qui m'inquiète un peu, c'est de voir de tous jeunes F.F.I brandir une grenade à manche. Si c'est avec une grenade qu'ils ont l'intention de répondre à des tireurs perchés au 6ème, ils sont encore plus dangereux pour les passants que ne le sont les tireurs eux-mêmes.

Je m'abrite dans un couloir . Une jeune dame, avec son enfant, me demande : "Peut-on être tué par une grenade dont on a entendu l'explosion

Je crois que cette dame confond avec la foudre.

Samedi 26.- Les barricades sont toujours en place.Devant celle du bas de la rue des Martyrs, les F.F.I réquisitionnent des bicyclettes. Un nain a saisi le vélo d'un monsieur qui résiste énergiquement.

Devant les barricades du Carrefour Chateaudun qui défendent l'immeuble du Parti Communiste, un militant s'égosille pour demander que les barricades ne soient pas démolies: "La 5ème colonne peut très bien contr'attaquer.

Parfois sur les murs, une inscription à la craie: "Arrêtez l'auto N° occupée par de faux miliciens".

L'après-midi, je vais à pied de Pigalle à la place de l'Etoile, voir la cérémonie du général de Gaulle.

Sur les immeubles du Boulevard des Batignoles, des traces de violents combats. Il est curieux de remarquer que la proportion de vitres cassées est, généralement relativement très faible. Pas de commentaire parmi le public; il est vrai que tout le monde se hâte vers l'Etoile. Mais comme le parisien est devenu discret, semble-t-il!

Avenue de Villiers , une petite auto de F.F.I. qui vient à une allure de course, culbute en voulant éviter un piéton . Une femme se détourne, en s'écriant: "Je ne veux pas voir ça!" avant que j'ai eu le temps de m'approcher, la voiture a été remise sur ses roues. Le piéton , un vieux monsieur, légèrement blessé est accompagné à une pharmacie. Parmi les occupants de l'auto, pas d'autre mal que quelques yeux pochés. Les F.F.I sont protégés par une providence. Mais leurs excès de vitesse sont

généralement mal vus par le public, maintenant que le combat est terminé. Il n'est d'ailleurs pas certain que ceux qui font du tourisme en auto sont les mêmes que ceux qui se sont héroïquement battus.

A la place de l'Etoile et Avenue des Champs-Élysées, il y a trop de monde pour que je puisse voir quoi que ce soit du défilé.

Arrivé à la hauteur de la rue du Colisée, j'entends des coups de feu. En hâte mais sans affolement, la foule va s'abriter dans les couloirs d'immeubles. Je ne vois pas de blessés. Une femme arrive en boitant, mais je pense qu'il s'agit d'une foulure de pied.

Nous sortons, un petit groupe d'agents et de F.F.I. amenant un tireur des toits qu'ils viennent de capturer. C'est un jeune homme de 25 ans, environ l'air du "Fils à papa" très comme il faut, du genre de ceux qui en 1934 manifestaient en criant: "bas les voleurs". Ses gardiens le forcent à relever la tête pour que tout le monde le voit bien. Pas de tentative de lynchage; mais une stupeur attristée. Une dame s'écrie: "Et c'est un français!"

Le cortège revient. Il est allé contourner un pâté de maison pour exposer le criminel à la vue des habitants du quartier. Un agent le tire par les cheveux, pour l'empêcher de baisser la tête; il ne paraît pas songer d'ailleurs à cacher son visage. L'on sent que le gardien résiste à grand-peine à l'envie d'arracher ces cheveux à poignées; mais il se maîtrise. Le misérable depuis son premier passage, a reçu au visage une ecchymose, un peu saignante, peu de chose.

Je rentre chez moi, le concierge m'apprend que rue de l'Élysée des Beaux-arts, l'on a capturé un tireur des toits. La foule, sans discipline, a voulu le lyncher, avant qu'on l'ait tué. Il a sorti un revolver de sa poche et a tiré dans le tas. Plusieurs victimes...

Supplément.-Pavoisement.-Mon collègue, digne de foi m'a raconté que le dimanche 20 Août le commandant des gardes mobiles de la caserne de Lourcine a rassemblé ses hommes dans la cour. Il a fait solennellement hisser le drapeau français et rendre les honneurs.... Ensuite la gestapo est arrivée et a arrêté une vingtaine de gardes. Ils ne se sont donc pas défendus ?

Leurs chefs ignoraient que l'insurrection n'avait pas encore chassé les boches ? ignorance ou commandement ou trahison ?

Pendant la semaine de la bataille, j'avais constaté la même inconscience. Dans le quartier des Archives, j'ai vu défiler une troupe d'une soixantaine de gardes, en colonne par trois, comme à la parade, sans s'éclaircir, à la merci d'une poignée de boches qui aurait surgi inopinément. Ces soldats prisonniers volontaires n'eussent pas agi différemment!

P.S. Les barricades de la rue Lepic et de la rue Fromentin étaient sérieusement construites

L'article de "Ce soir" du 25 août, d'après lequel les entrées de métro de Pigalle et Blanche sont devenues "des redoutes", constitue une exagération littéraire. Dans un terrain vague rue Blanche, j'ai vu un petit cimetière provisoire: 6 tombes, 4 hommes et 2 femmes... Quelques modestes bouquets; une plante dans un pot.

Pendant la semaine de la libération et même les jours suivants, j'ai vu en divers endroits, notamment quartier de Notre-Dame de Lorette et Auteuil une petite affiche imprimée, qui avait été lacérée mais où j'ai pu encore déchiffrer:

"Ultime message du Maréchal Philippe Pétain, chef de l'Etat français. Quand ce message vous parviendra, je ne serais plus libre.... N'ayant pu être votre épée, j'ai été votre bouclier...

Certains de mes actes ont pu vous surprendre....

Soyez toujours unis.....Intérêts de la FRANCE....La sauver.....etc....etc....Des dépositaires de ma pensée vous feront connaître mes instructions sitôt après la libération de Paris.....

Signé:Philippe Pétain. "

Jé préfère la petite affiche qu'un brave homme avait fait imprimer à ses frais en pleine bataille, que j'avais vu au Quartier Rambuteau.

"Paris va être libéré ...Rassemblons nous et faisons entière confiance au Général de Gaulle...C'est indispensable pour la sécurité et la prospérité de notre Patrie..."

PARIS, Novembre 1944.

REBIERE Henri, 33 bis Boulevard de
Clichy, PARIS 9ème

Fin du récit

[Voir en Salle des inventaires virtuelle](#)